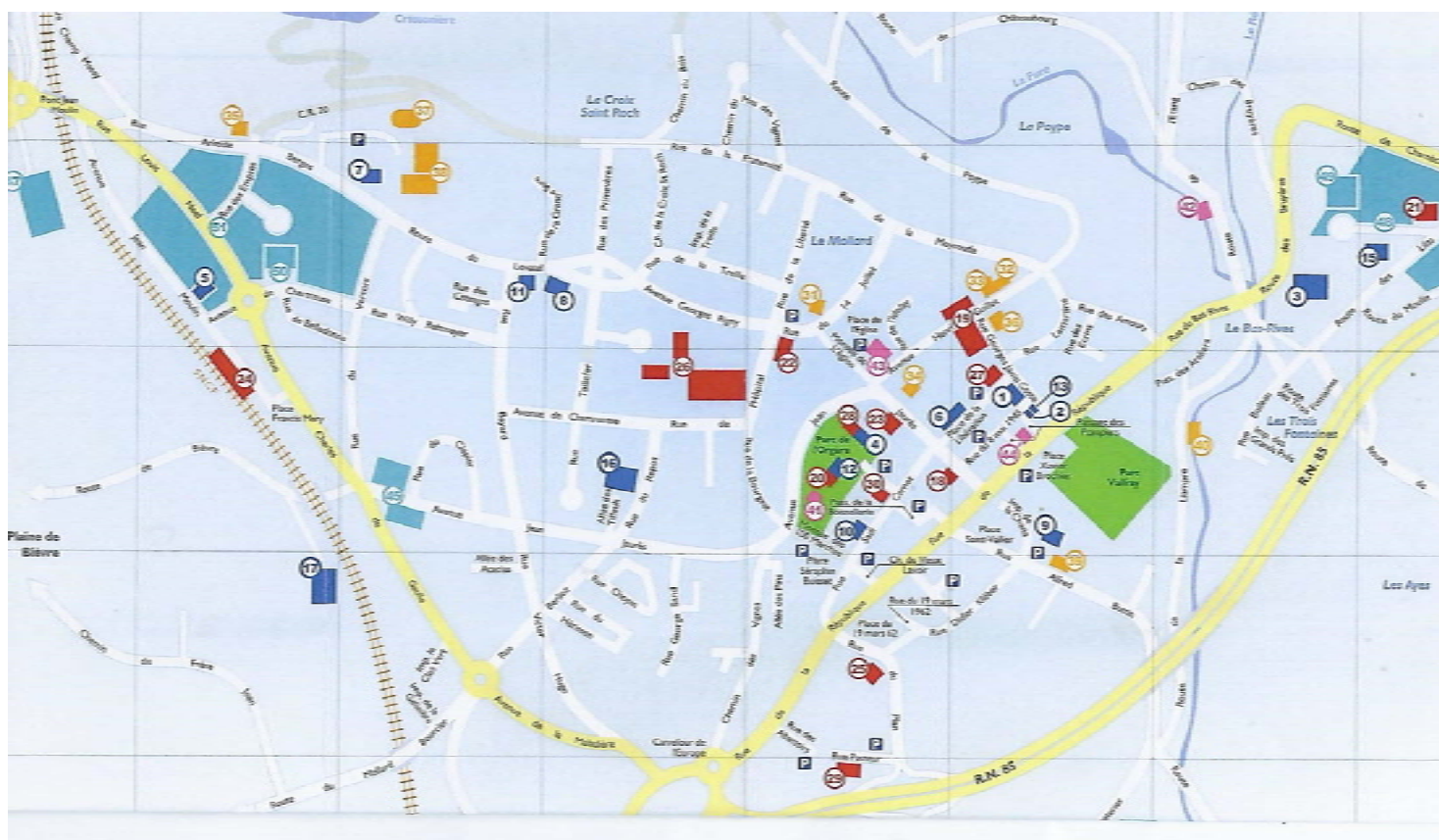


# SOUVENIRS D'ENFANCE DANS LES QUARTIERS RIVOIS



(PLAN : CONCEPTION JENERIC VOIRON)

Tome 3  
Août 2018

Les services municipaux :	Autres services publics :	Equipements sportifs :	Pastorales :	Entreprises principales :
1 Hôtel de ville H 5	21 Bibliothèque pour tous G 5	11 Budo-drome G 4	11 Châneau de l'Orgère G 5	21 Aliment H 5
2 Centre Communal d'Action Sociale H 5	22 Collège Robert Desnos H 4	12 Dojo Ronald Geynet H 4	12 Chapelle des Papeteries 14	22 Arjo Wiggins H 7
3 Centre de loisirs des 3 Fontaines 14	23 Centre médico-psychologique G 5	13 Gymnase municipal H 4	13 Eglise G 4-5	23 ALR Expertise C 4
4 Centre social municipal G 5	24 Déchetterie intercommunale J 4	14 Gymnase intercommunal scolaire G 5	14 Halle des pompier (ex) H 5	24 Espace des Trois Fontaines J 4
5 Centre technique / ateliers municipaux D 4	25 École primaire privée Ste-Genesève G 4	15 Parcours de santé D 3		25 Lippi Fontex 14
6 École primaire Libération G-H 5	26 École maternelle privée St-Maurice G 5	16 Piscine municipale H 4		26 Supermarché Champion D 4
7 École maternelle Pierre Perret E 4	27 Gare SNCF D 5	17 Place d'athlétisme E 3		27 Zone industrielle du Levatel D 4
8 École primaire Victor Hugo F 4	28 Gandermorie G 4	18 Stade Charvet E 4		
9 École maternelle Vallray H 5	29 Hôpital - Maison de retraite F 3	19 Tennis H 6		
10 Espace Pierre Brizard G 5	30 La Poste H 5	20 Skate Parc 15		
11 Pôle Petite Enfance E 4	31 MJC G 5			
12 Salle François Mitterrand G 5	32 CPAM G 7			
13 Services techniques H 5	33 Tribunal Public G 5			
14 Aire d'accueil des gens du voyage (passage) K 4				
15 Aire d'accueil des gens du voyage (terrain) J 4				
16 Cimetières et Funérarium F 5				
17 Cimetière nouveau du Malfard Bourcier D 6				

## Liste des rues

ABATTOIRS (rue des)	G 6	LAMARTINE (rue)	H 4-5
ACACIAS (allée des)	E-F 5	LEVATEL (route du)	E-F 4
ALFRED BUTTIN (rue)	H 6	LSAMPRE (route de la)	15-6
AMOURS (rue des)	H 4	LIBERATION (place de la)	H 5
ARISTIDE BERGES (rue)	D-E 3	LIBERTÉ (rue de la)	G 4
ATELIERS (passage des)	15	LILAS (route des)	1-4
AYES (chemin des)	J 4	LOUIS NEEL (rue)	C-D 3-4
BAS-RIVES (rue du)	14		
BAYARD (rue)	E 4-5	MALADIERE (avenue de la)	E-F 6
BELLEDONNE (rue de)	D 4	MAS DES VIGNES (chemin du)	F-G 3
BERLIOZ (rue)	E-F 6	MELUSINE (impasse de la)	K 6
BEYRE (route de)	C-D 5	MOLLARD BOURCIER (route du)	D-E 6-7
BOILEAU (rue)	15	MOULIN (route du)	J 4
BOIS (chemin du)	F 3	HOYROUDE (rue de la)	G-H 4
BOSELLERIE (passage de la)	G 5		
BOIS VERT (route de)	J-K 5-6	NATIONALE 85 (route)	F-L 4-8
BORDE (chemin de la)	C 3		
BOURGAT (rue de la)	F-G 5	PAPETERIES (route des)	H 7
BROCHER (impasse)	B 3	PARC (chemin du)	B 3
BRUYERES (chemin des)	13	PASTEUR (rue)	G 6-7
BRUYERES (route des)	14	PASTIERES (chemin des)	B 3
		PAUL EXPERTON (allée)	G 7
CENT MARCHES (rondelle des)	G 5	PING (allée des)	G 4
CHAMP MAZZY (rue)	C 3	PLAN (rue du)	G 6-7
CHAMBOUSSE (avenue de)	E-F 5	POMPIERS (passage des)	H 5
CHANA (impasse de la)	H 5	POYPE (route de la)	G-H 3-4
CHARLES DE GAULLE (avenue)	D-E 5-6	PRIMEVERES (rue des)	F 4
CHARNECLES (route de)	1-3-4	PUCE (chemin de la)	K 6-7
CHARTREUSE (avenue de)	D 4		
CHATEAUBOURG (route de)	G-H 3	QUATORZE JUILLET (rue de)	G 4
CHOPIN (rue)	F 6		
CLAPIER (rue du)	E 5	REPOS (rue de)	F 5
CLOS VERT (impasse la)	E 6	REPUBLIQUE (rue de la)	G-H 5-6
COLOMBE (route de)	A-B-C 3	RIVOIRE (chemin de la)	1-K 6-7
COMBE LOUVAT (route de)	L 4-6		
COTTAGES (rue des)	E 4	SADI CARNOT (rue)	G 5-6
COURBATIÈRE (chemin de la)	B 3-3	SAINT-VALLIER (place)	H 5
CROIX SAINT ROCH (chemin de la)	F 4	SERAPHIN BUSSET (place)	G 6
DIDER KLEBER (rue)	G-H 6	TAILLEFER (rue)	F 5
DIX NEUF MARS 1962 (rue du)	G 6	TELLEULS (allée des)	F 5
DIX NEUF MARS 1962 (place du)	G 6	TRELLE (impasse de la)	F 4
		TRELLE (rue de la)	F-G 4
ECRINS (rue des)	H 4	TROS FONTAINES (route des)	15
EGLISE (montée de l')	G 4-5		
EGLISE (place de l')	G 4	VERCORS (rue du)	E 4-5
EMPTES (rue des)	D 4	VICTOR HUGO (rue)	E-F 6
ETANG (route de l')	1-2-3-4	VELUX LAVOIR (chemin du)	G 6
		VIGNES (chemin des)	F-G 6
FORGÉS (route des)	C 1-2-3	VOUREY (route de)	1-J-K 7
FOURLOUSES (chemin des)	A-B 3		
FRANCIS MERY (place)	D 5		
FRATERNITE (rue de la)	F-G 4		
FRERE JEAN (chemin du)	C-D 6	WILLY BETTMAYER (rue)	E 4
		XAVIER BROCHER (place)	H 5
GELINERE (impasse de la)	E 6		
GEORGE SAND (rue)	F 6		
GEORGES JANIN COSTE (rue)	H 4-5		
GEORGES RIGNY (avenue)	F 4		
GRAND FRANCOIS (chemin du)	B 3		
GRANDE SURE (rue de la)	E-F 4		
GRANDS PRES (impasse des)	15		
GLA (chemin du)	G 7		
HAMEAU DES AYES (allée du)	J 6		
HENRI GUILLOT (avenue)	G-H 4-5		
HERISSON (rue du)	F 6		
HOPITAL (rue de l')	F-G 5		
HUIT MAI 1945 (rue du)	H 5		
IDOLAY (rue de l')	G 4		
JEAN JAURES (avenue)	G 5		
JEAN MOULIN (avenue)	C-D 4		

## Lieux-Dits

AYES (les)	J 6
BAS-RIVES (le)	14
BOIS VERT (le)	K 6
CHATEAUBOURG	H 3
COURBATIÈRE (la)	B 4
CROIX SAINT ROCH (la)	F 3
GARIN (le)	J 7
MARAIS (le)	K 5
MOLLARD (le)	G 4
MOLLARD ROND (le)	K 7
PASTIERES (les)	C 2
POYPE (la)	G 3
RIVOIRE (la)	L 7
TROS FONTAINES (les)	15

**Alain**

**Le quartier de mon enfance**

*En ce printemps 1955, je quittais la ferme du bonheur de Noyarey pour venir m'installer à Rives. Mon père venait d'être embauché chez Experton, aujourd'hui Aciéries et Laminoirs de Rives. Un poste à responsabilité qui était accompagné d'un logement de fonction, une grande maison à trois étages. Nous en occupions le rez-de-chaussée. Six pièces, chauffage central, et un grand jardin clos. Cela ne remplaçait pas la ferme, j'en fus malheureux quelques temps.*

*Cette habitation, toujours en état aujourd'hui, se situait route de la gare face à la scierie Blanc. L'entreprise était à l'époque florissante. Henri Blanc, le maître des lieux, occupait son temps à y faire régner l'ordre et la discipline. De sa hauteur respectable, en costume noir et chapeau identique, il vendait son bois « blanc ». Mon grand-père Jean-Baptiste, lui-même ancien scieur dans le Vercors, m'en expliqua les essences. Ces bois venaient de Chartreuse. Des sapins essentiellement. Un Blanc qui vend du bois blanc à Rives ! Il y avait bien un Chameau quincailler !*

*L'activité de cette entreprise était sous la responsabilité d'un contremaître, déjà âgé à l'époque, le père Gennon. Sa fille secrétaire chez Allimand traversait souvent la route pour faire la causette sur l'appui de nos fenêtres. En 1955, pas de télé, pas de jeux vidéo. Ma principale activité, qui ne me quittera jamais, était la curiosité. Le déchargement des grumiers qui en tournant sur la route venaient frôler nos volets, le bruit aigu des scies à rubans, le chargement des camions qui alimentaient les papeteries en fuseaux pour les bobines de papier, comblaient mes observations.*

*La maison abritait en plus de notre famille, quatre couples avec des enfants. Nous fûmes à un moment bien dix à occuper nos journées par diverses activités qui sembleraient aujourd'hui bien obsolètes. Entre la chasse aux moineaux - avec nos lance-pierres- il n'y eut que rarement des victimes, les vitres alentours peut-être ; le relevé des numéros*

*minéralogiques des voitures qui passaient, il y en avait peu ; et les fêtes que nous organisions dans le pré ; les jours passaient...*

*Quelque fois, en été surtout, une grande expédition s'organisait. Nous partions camper sous une tente faite de bric et de broc, pour une nuit dans le pré adjacent à moins de cent mètres, actuellement occupé par le garage Perenon.*

*A l'automne 1957 un évènement exceptionnel vint bouleverser les habitudes du quartier.*

*Sans nous en avertir, mon père venait par connaissance d'acheter un poste de télévision qu'il avait payé 164 000 francs (anciens !). Un Continental Edison avec une chaîne. Le luxe extrême.*

*Il y en avait peu à Rives à cette époque. L'objet était là, la curiosité suivit. Mon père généreux et quelque peu fier de montrer son acquisition installait alors le poste monumental sur le pas de la porte de la sixième pièce. Le quartier entier venait alors remplir le patio surplombant le jardin ; chacun apportait sa chaise ou son fauteuil. Les images sortant de l'écran encore cathodique venaient éclairer les visages ébahis. Chacun pouvait regarder la Piste aux Etoiles de Gilles Margaritis, présentée par Roger Lanzac et bien sûr accompagné par l'orchestre du sautillant Bernard Hilda.*

*C'est ainsi que passaient les jours de notre enfance comme l'eau qui fait tourner la roue des moulins, avec des joies intenses et parfois des chagrins inoubliables.*

*Telle est la vie des hommes, mais il ne faut surtout pas le dire aux enfants. La découverte n'en sera que plus belle.*

*Rives, le 12 juin 2018*

**Gaby**

**Souvenirs anciens et de quartiers**

*Il y a longtemps... l'année 1946 après la guerre 39-40, Rives a voulu se distraire après les durs moments passés.*

*Donc Rives s'est divisé en communes libres, en démarrant de la Maladière (haut de Rives) jusqu'au Bas-Rives, en passant par le Mollard, qui, en 2018, existe toujours avec sa mairie et son maire fictif.*

*1- Bourbouillon, de la cime de Rives à la rue Alfred Buttin, aux couleurs rouge et jaune, le maire fictif M. Vezain, commerçant « les Docks de Guerre »*

*2- Les Bergerettes, de la rue Alfred Buttin jusqu'à la cime du Bas-Rives, aux couleurs bleu et jaune, le maire fictif M. Vallet, coiffeur.*

*3- Le Bas-Rives, aux couleurs vert et jaune, le maire fictif M. Bressieux*

*4- Le Mollard, aux couleurs vert et noir, le maire fictif M. Galland (ensuite Joseph Garampon ... et aujourd'hui Jacqueline Bello), commune libre toujours appelée les Melons du Mollard*

*Il y avait de formidables fêtes avec des chars fleuris, les accordéonistes Réunionier et Maldivi, à l'animation Riquet Vial... Les adultes et les enfants des quartiers défilaient à pieds ou sur les chars, on criait, on chantait, c'était très animé... On essayait d'oublier les mauvais moments de la guerre.*

*Avant de traverser une commune voisine, trois petites filles habillées l'une en bleu, l'autre en blanc et la troisième en rouge (on était patriotique), offraient un bouquet de fleurs au maire de cette commune et récitaient un petit poème, c'était touchant... moments inoubliables !*

*Et chaque week-end, une commune défilait, c'était à celle qui faisait le plus de chars et d'animation.*



*En ce qui concerne nos jeux d'enfants, dès que le temps le permettait, le jeudi et le dimanche nous allions nous baigner à la Poype (plus d'un kilomètre du centre de Rives), dans la Fure qui était limpide à cette époque ;*

*j'y ai appris à nager toute seule sans surveillance !!! Le champ se remplissait de personnes qui venaient se faire bronzer, principalement des Rivois... on était heureux, c'était notre sortie.*



*Je me souviens aussi des rassemblements des gamins de mon quartier dans les années 45-46 (Jacques, Dédé mon frère, Liliane, Joseph, Gaby...). J'habitais rue de la République (magasin Au Printemps) au fond de la cour où la menuiserie Maldivi entreposait des planches, nous avons fait une espèce de cabane.*

*Nous nous réunissions pour jouer au loto, on se trouvait toujours des lots, des bricoles mais cela ne faisait rien, on gagnait toujours quelque chose et on entrait à la maison content... (d'ailleurs Jacques Lambert qui était le chef de la tribu avec mon frère Dédé a écrit un livre où il parle de ces moments de gamins)*

*Souvent les garçons jouaient aux billes, des billes de couleurs toutes simples, lorsque l'un d'eux gagnait une partie il avait droit à une bille d'Agathe, c'était une belle récompense. Mon frère m'avait fait faire un petit coussinet pour mettre sur le dessus de sa main afin de ne pas se blesser en tirant car le sol était dur ! A la main on balayait l'emplacement du jeu pour éliminer les cailloux, et nous les filles comptions les points !*

*Nous allions au Mollard, à l'ancienne église où se jouaient des pièces de théâtre ; j'y ai vu jouer Jeanne d'Arc interprétée par mademoiselle Hélène Rambert épouse Chabert. Pour mes jeunes yeux, c'était grandiose. Il y avait même un cheval en bois ou carton peut-être, je ne sais plus.*



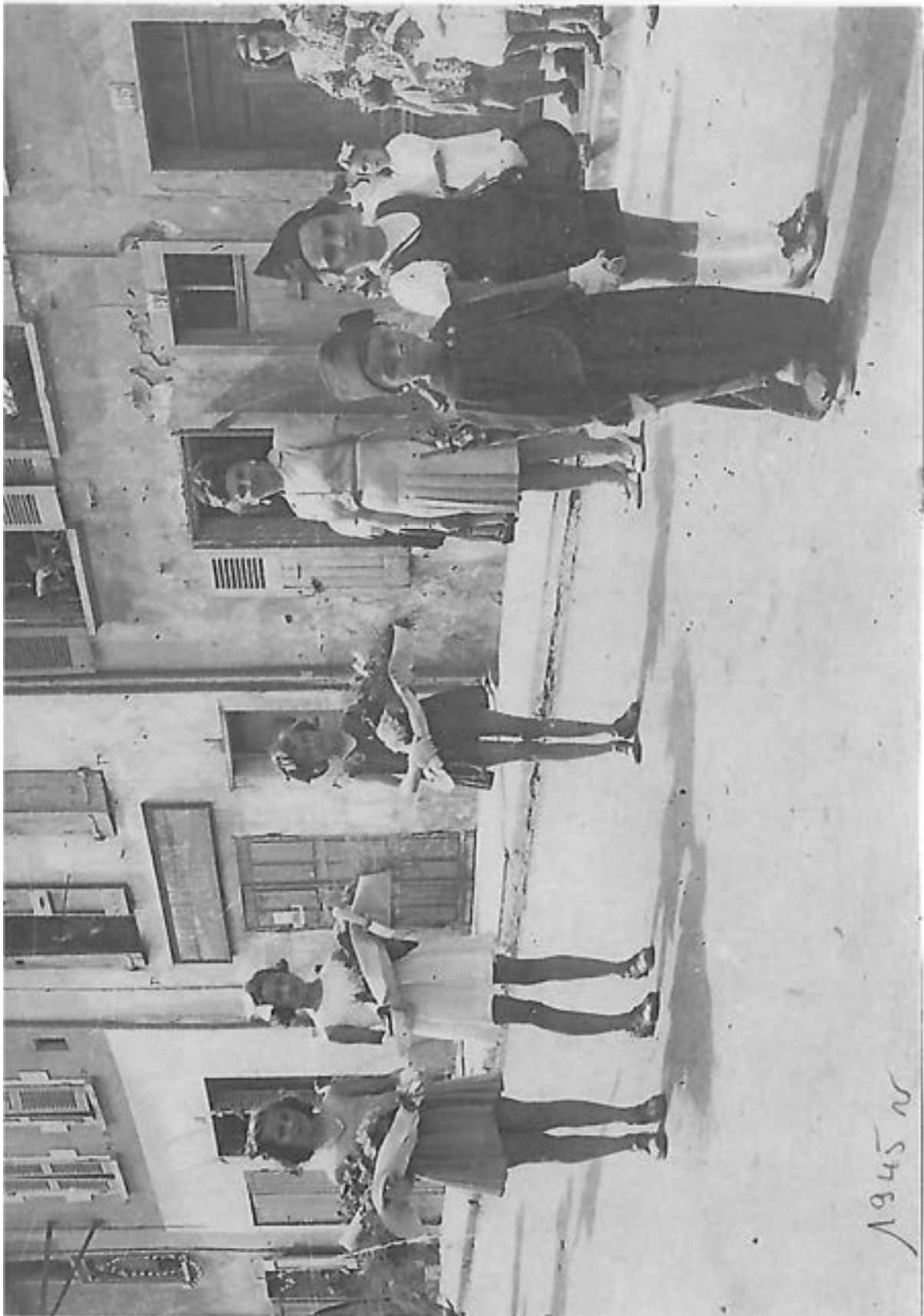
*Savez-vous qu'avant les déchets étaient ramassés par M. Clément du Bas-Rives avec son cheval et son tombereau. Ces déchets étaient déversés au Mollard (maison Chabert) et descendaient jusqu'au chemin de la Poype. Ce lieu était ouvert à tout le monde et on y allait gratter et chercher des bricoles telles des fourchettes, cuillères et tout ce que les gens jetaient par inadvertance. Pour nous qui n'étions pas riches c'était une distraction comme une autre... et quelles trouvailles !!!*



*Une petite anecdote qui n'a rien à voir avec les jeux et souvenirs de quartier :*

*Pendant la guerre, en 1940 environ, j'habitais dans la descente du Bas-Rives, au n° 21 actuel, j'avais tout juste cinq ou six ans, les Allemands traversaient Rives en direction de Charnècles avec des tanks. L'un d'eux s'est arrêté à la hauteur de notre habitation où il y avait une fontaine ; un Allemand est venu remplir une gourde, me voyant, dans un français entrecoupé, il me dit « Hé pitite allemande blonde aux yeux bleus ??? ». Maman qui était sur le pas de la porte m'a appelée « viens vite Gaby » ... je m'en souviens comme si c'était hier... et j'ai quatre-vingt-trois ans !!!*

*Rives, le 10 juillet 2018*

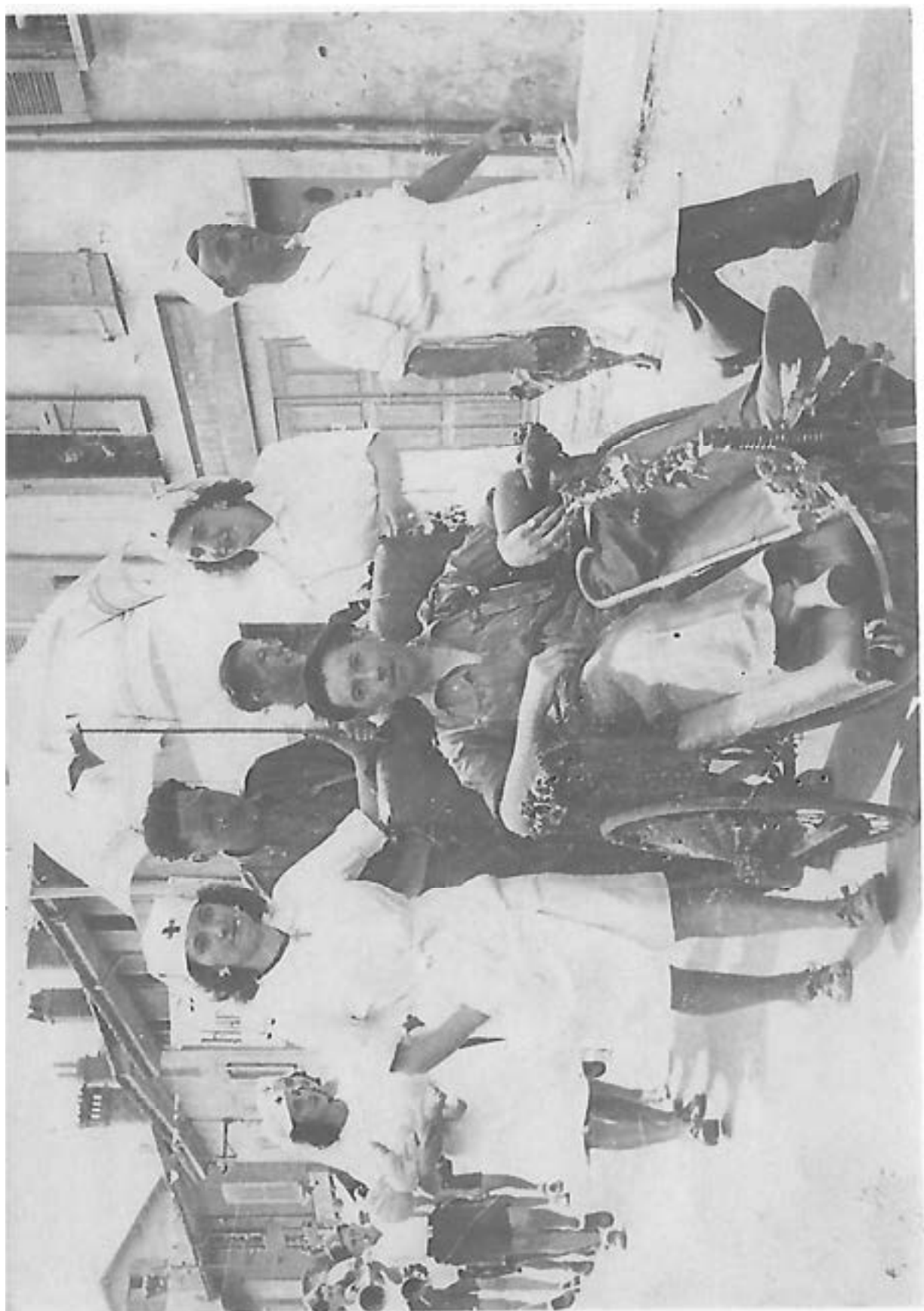


Défilé : Devant robe bleue et chapeau, une alsacienne ; derrière au milieu en blanc, Lilianne ; derrière en rouge à gauche, Gaby.





Défilé du Bourg-Bouillon en jaune et rouge.



Défilé des FFI, Romain LAMBERT en fauteuil roulant.



Les grandes et les accordéonistes Maldivi et Réunion

**Jean**

**Souvenirs et anecdotes d'enfance**

**Dans les années 1950**

*Mon frère et moi habitons le centre de Rives.  
Etant gosse, pleins de souvenirs et quelques bêtises me reviennent : nous jouions dans un petit entrepôt dans lequel croupissaient de nombreux cartons. A notre âge nous aimions faire du feu. Qu'elle fût la réaction de la voisine ? vite elle alerta notre mère... « Madame Micoud, Madame Micoud... » Mais bien sûr qu'elle a eu raison madame Cottin !*



*Un artisan menuisier nommé M. Vignard travaillait près de chez nous. Il fabriquait des cercueils en bois de différentes essences. Après l'assemblage de ces belles planches polies, il vernissait entièrement le cercueil puis enduisait le fond intérieur d'une couche de chaux afin de le rendre étanche. Je revois la beauté de l'intérieur fini et capitonné mauve. Souvent mon père allait l'aider jusqu'à la mise en bière.*

*Cet artisan avait souvent des visites de personnes plus ou moins désœuvrées qui venaient parler longuement avec lui. Ces discussions se terminaient chaque fois par des visites au café du coin. A cette époque de très nombreux bistros existaient à Rives. Même le garde champêtre venait le voir. Au bout d'un moment il s'effondrait dans un tas de copeaux après avoir un peu trop abusé de la boisson.*

*Le bruit des machines et l'odeur du bois nous attiraient dans son atelier.*



*Une dame âgée habitait notre quartier. Elle traversait régulièrement un grand espace réservé à des jardins collectifs. Elle rentrait chez elle après avoir réalisé ses achats chez les commerçants rivois.*

*Cette dame était à nos yeux une personne énormément forte. Elle n'arrivait pas à franchir une haute marche avant de traverser la rue. De loin elle nous appelait mon frère et moi en nous criant « ptit Micoud, ptit Micoud, venez m'aider ! ». Nous devions la pousser afin de franchir cette haute marche.*



*Mon père a toujours aimé le jardinage. Il cultivait un très beau jardin. Les tables et les allées toutes bien tirées au cordeau. Parfois un voisin nommé M. Rossat l'interpellait pour faire une pause puis l'invitait à goûter son vin nouveau appelé « bacaux ». Moi gosse je l'accompagnais. Nous rentrions dans une très vieille grange dans laquelle vivaient au plafond de multiples araignées. Je découvrais de nombreux tonneaux noircis par le temps et par la poussière. Son vin était d'une couleur rouge très foncé tâchant le verre de dégustation. Puis le verre vidé chacun le reposait sur l'étagère pour une nouvelle dégustation.*



*Mes parents ne possédaient pas de voiture. Nous partions en train quelque fois chez ma grand-mère maternelle à Saint-Cassien où elle habitait. De la gare de Rives nous rejoignons la gare de Réaumont. Puis nous marchions sur le chemin près de la voie ferrée parcourant ainsi un kilomètre environ. Mes parents et nous les trois enfants nous passions la journée chez ma grand-mère.*

*Mon père s'occupait de son jardin en plantant de nombreux légumes. Il le retournait en incorporant le contenu prélevé dans le WC du jardin... Nous repartions le soir rejoindre la gare de Réaumont par le même chemin.*

## **Dans les années 1950 – 1960**

*Je me souviens que la pharmacie située rue de la République était tenue par un vieux pharmacien. Ce pharmacien habillé d'une blouse blanche, sa tête garnie par d'importants cheveux blancs écoutait la demande de ses clients puis répétait à chaque client « Et avec ça ça sera tout ? » « Et avec ça ça sera tout ? »...*



*Laiterie et épicerie Chabert rue de la République. Tous les matins vers 6 heures M. Chabert Maurice préparait sa camionnette en la garnissant de nombreux produits alimentaires pris dans son magasin. Il quittait sa laiterie pour aller collecter le lait frais de vaches dans les fermes de Rives. Plus tard dans la même journée il redistribuait ce lait et vendait son épicerie aux particuliers présents ou non de la façon suivante : l'habitude étant prise, les Rivois intéressés déposaient leur bidon sur le rebord de leur fenêtre. Certains propriétaires ont eu l'idée de fixer une barre métallique à leur fenêtre comportant de nombreux crochets permettant de regrouper les bidons des voisins.*

*A la fin du mois M. Chabert avec sa sacoche pleine d'argent encaissait le paiement du lait et de l'épicerie livrés dans le mois.*

*Le travail de M. Chabert ne s'arrêtait pas là. De retour dans sa laiterie il devait extraire la crème du lait cru puis réaliser la fabrication du beurre et des fromages blancs d'où s'écoulait le petit lait.*

*Ce petit lait était conservé puis mélangé à des pommes de terre cuites, des épluchures et de la farine spéciale. Tout ce mélange était ensuite porté en porcherie située dans la plaine de la Bièvre pour nourrir une dizaine de cochons. Je ne connais pas la finalité de la vie de ces cochons.*

*Mon frère et moi habitions près de la laiterie Chabert et souhaitions faire la tournée avec Maurice dans sa camionnette. Nous étions tout près à 6 heures du matin. Hélas M. Chabert n'acceptait d'emmener qu'un seul de nous deux. Oui un seul passager car sa camionnette était encore pleine d'épicerie prévue pour la vente. Je ne vous raconte pas la guéguerre entre mon frère et moi pour être le premier prêt à 6 heures du matin...*



*Rue de la République il y avait un maréchal ferrant. En face de chez moi un large trottoir permettait aux chevaux d'attendre leur tour. Ils étaient attachés à l'anneau métallique fixé dans le mur (anneaux aujourd'hui encore visibles). Ils étaient là pour se faire remettre en état leurs pattes aux fers usés par le travail des champs. Quand venait leur tour le maréchal ferrant procédait à l'enlèvement du vieux fer puis il raclait largement la corne pour une sévère propreté.*

*Le fer neuf prévu à cette remise en état était placé sur un lit de braises incandescentes. Il était appliqué très chaud sur le sabot du cheval. Ceci permettait de plaquer parfaitement le nouveau fer en fondant la corne. Tout à coup une odeur forte et désagréable en émanait. Je restais de très longs moments à observer tous ces gestes et mouvements de l'homme et du cheval.*

*Parfois je voyais arriver des bœufs également pour les mêmes soins. La bête était suspendue sous le ventre par deux sangles métalliques tressées. Le maréchal ferrant pouvait ainsi travailler sur la bête parfaitement immobilisée.*

*Que de très bons souvenirs d'enfance !*

*Rives, le 13 juillet 2018*

## Maurice

### Souvenirs d'enfance, mon quartier de 1943 à 1945

*J'habitais au n° 107 rue de la République, notre voisin était cordonnier, Monsieur Lanvario, le père de Jacques. Il était unanimement connu pour sa gentillesse et sa joie de vivre, il chantait, sifflait et racontait des blagues à longueur de journée.*

*Modiste de métier ma mère, madame Jayet, avait un magasin où elle recevait ses clientes et confectionnait leurs chapeaux, ce dernier étant en vogue à cette époque. Je la revois encore tremper son feutre dans l'eau chaude puis le sécher au fer à main et l'étirer ensuite sur ses plots en bois pour la mise en forme, un ruban ou de la voilette pour finition, ou une fleur. Le petit chef d'œuvre terminé et livré coiffait des femmes aisées. Ma mère travaillait de faction aux papèteries pour s'assurer une petite paie.*

*Fils unique j'allais à l'école Libération, j'avais 7 ans et je me rappelle de madame Sibut. Le jeudi c'était le patronage avec Mazy Gallifet. Sous l'occupation les gens sortaient très peu, surtout les jeunes, pas de fêtes non plus sauf après 1945. La vie était dure, on ne mangeait pas toujours à notre faim, topinambours, rutabagas et pois cassés revenaient souvent dans notre assiette et pas de farine pour faire des gâteaux.*

*A côté de chez moi il y avait une boulangerie, tenue par monsieur Croizat, c'était les restrictions et on avait des tickets pour avoir du pain fabriqué avec de la farine de maïs (jaune). Il fallait faire la queue pour obtenir 200 à 300 grammes de ce bien précieux.*

*Les hivers étaient froids et longs, de novembre à fin mars, neige, verglas, les routes jamais dégagées, on avait des galoches aux pieds avec dessous, clouées des lamelles de pneus pour ne pas glisser.*

*On se chauffait comme on pouvait, le boulet (charbon cher), le bois rare, on brûlait également des pommes de pin.*

*Je me souviens un jour avec ma mère on avait ramassé quelques pommes dans une propriété, la propriétaire nous est tombée dessus et nous a fait vider le sac, on a été vexé. J'avais honte d'autant que cette dame venait acheter des chapeaux à ma mère.*



*Le soir pour aller au lit on avait une bouillote ou une brique enveloppée dans un torchon, le lit était un peu moins froid jusqu'à minuit, après il fallait se recroqueviller sous les couvertures. On se lavait dans une bassine d'eau chaude. Dans les grandes familles cette eau servait à tout le monde. J'ai aussi vu faire du savon avec des marrons par une voisine.*

*Je me rappelle sur mon trottoir on voyait passer des maquisards à plat ventre sur l'aile d'une traction avant, avec une petite mitrailleuse dans les mains, ensuite quelques heures après, une patrouille d'Allemands circulant à pied à la recherche de certaines personnes et de jeunes heureusement planqués ou partis. Je me rappelle du bruit de leurs bottes et de leur tenue militaire impeccable avec une grosse ceinture noire. C'était le couvre-feu respecté par tout le monde, de peur de représailles. De temps en temps les cloches sonnaient, on se précipitait dans un abri situé à la ferme Rambert (aujourd'hui collège Robert Desnos).*

*En face de chez moi au 104 il y avait un maréchal ferrant, M. Gaulin ensuite M. Pourcel. De larges boucles étaient scellées dans le mur pour attacher les bêtes en attente de ferrage (boeufs, vaches, chevaux). On sentait l'odeur de la corne brûlée, de bouses de vaches et de crottins qui tapissaient le trottoir. En période de jardinage le crottin était récupéré comme engrais. Pendant le temps du ferrage les paysans étaient au bistro voisin et M. Gaulin allait les rechercher pour qu'ils récupèrent leur bétail, ils étaient parfois bien éméchés.*

*Quelquefois on a vu aussi des Américains avec leurs grands camions, ils nous donnaient des biscuits et des chewingum, ils aimaient beaucoup les gosses. Il y avait parmi eux des soldats noirs, je demandais à ma mère « maman pourquoi sont-ils noirs ? » elle me répondait que c'était la guerre qu'ils n'avaient pas eu le temps de se laver et bien sûr je la croyais. Fort heureusement en 1945 ce fut la Libération vivement accueillie avec le retour triomphant des prisonniers de guerre (quatre à cinq ans de capture pour certains heureux de retrouver leurs épouses et enfants (grandis sans leur présence). La période de réadaptation ne fut pas facile pour tous. Tout le monde a été marqué par les événements, la libération a été copieusement fêtée par une population le couvre-feu disparu, on pouvait sortir le soir librement, les bistrotts tournaient à plein régime, de la musique un peu*

*partout. On reprenait goût à la vie ; les fêtes, les bals publics reprirent leur place auprès de la population, les produits alimentaires revenaient dans les étalages... Ouf c'était la liberté retrouvée, on revivait, j'avais 12 ans.*

*Plus tard un artisan électricien vint s'installer au numéro 106, ce fut le premier avec M. Bressieux à vendre des postes appelés TSF, la vie était monotone.*

*Je me souviens des premiers postes TSF qui se vendaient assez facilement. Il fallait coller l'oreille sur le tissu de ce dernier pour écouter les informations et émissions. Je me rappelle de Jean Nohain qui animait l'émission « Reine d'un jour » patronnée par les savons et lessives le Chat, Cadox, Monsavon, Colgate ...*

*Les chansons avec Robert Dinel et consorts nous apportaient une joie de vivre avec tous les jours leur présence à la radio. J'avais douze ans. Je me rappelle d'avoir écouté le match Marcel Cerdan contre Tony Zale, ce dernier fut mis KO à la douzième reprise, malheureusement M. Cerdan disparu en 1949 en allant disputer le match revanche, dans l'avion avait également pris place la célèbre violoniste Ginette Neveu.*

*Ainsi la vie est faite. On préparait notre Certificat d'Etudes, à cette époque assez difficile ; il y avait du travail pour tout le monde, on revivait. Souvenirs impérissables d'une époque de guerre et d'après-guerre.*

*Rives, le 5 juillet 2018*

## **Solange**

### **Le quartier de mon enfance**

*Je n'ai pas vécu ma jeunesse à Rives mais en Matheysine. Faisant partie du groupe Mémoires de Rives j'ai eu envie d'apporter mon témoignage d'enfance avec une histoire bien vécue que je n'ai pas oubliée.*

*Cela se passait alors que j'avais cinq ans, nous nous rendions à l'école dès huit heures du matin à travers la campagne. La distance de la maison à l'école était de deux kilomètres environ ; il y avait de la neige, beaucoup de neige car nous étions en février et la Matheysine était réputée pour ses hivers rigoureux surtout dans les années cinquante.*

*Nous marchions les uns derrière les autres, dans la trace qu'un adulte avait faite plus tôt le matin. Nous étions quatre enfants, j'avais cinq ans, mon frère six et deux voisins de six et huit ans.*

*Tout à coup un chien a surgi dans la trace face à nous, nous barrant le chemin. Nous n'en menions pas large car il montrait les crocs et grognait. Il avait eu peur sans doute car nous n'étions pas reconnaissables dans notre équipement hivernal (manteau, écharpe, gants).*

*Nous aurions pu nous affoler, crier ou tout simplement nous mettre à courir. Rien de tout cela. Nous nous sommes souvenus mon frère et moi que notre papa nous avait dit « si un chien te fait peur, fais-lui peur aussi en te mettant à quatre pattes, le cartable devant la figure et tu grognes le plus fort possible en avançant vers lui.*

*C'est ce que nous avons fait tous les quatre, front à l'ennemi !!!*

*Le chien est parti en aboyant, la queue entre les pattes, nous avons bien ri et traité de froussard.*

*Nous avons raconté notre aventure à la maison et à l'école. Seuls nos parents nous ont félicités, mon père était fier que sa leçon ait été appliquée mais à l'école on ne nous a pas crus.*

*Chaque matin nous espérions revoir le chien pour lui refaire peur. Il n'est jamais revenu.*

*J'ai parfois peine encore à mon âge, à croire au courage qu'il nous a fallu pour nous accroupir devant ce colosse. Car les chiens dans les campagnes – chien de ferme – ne se portaient pas dans les bras, le mot colosse n'est donc pas exagéré.*

*Notre papa nous avait dit quoi faire en cas de danger ; nous l'avons cru tout simplement et avons mis en application la leçon.*

*La confiance et l'amour que nous avons en nos parents, nous ont permis de nous surpasser, cela nous a rendus courageux.*

*La leçon que notre papa nous a apprise, il l'avait lui-même expérimentée plusieurs fois car il n'aurait pas voulu que nous courrions un danger en nous mettant à quatre pattes.*

*Rives, le 28 juin 2018*

**Simone**

**Mes souvenirs et anecdotes dans mon quartier de la gare**

*J'ai passé toute mon enfance et mon adolescence dans le quartier de la gare.*

*Le passage des trains nous indiquait précisément quelle heure il était. C'était pour nous, les enfants, une indication fort utile qui nous permettait de rester encore un moment dehors à jouer ou si l'heure de rentrer à la maison s'imposait.*

*Les enfants étaient nombreux dans cette grande maison où nous habitions, qui était occupée par six locataires. Nous n'allions pas chercher bien loin nos camarades de jeux.*

*Après la classe, de retour à la maison, c'était d'abord l'heure du goûter. Je garde un souvenir très fort de la période des confitures et des bonnes odeurs de cuisson qui se dégageaient des grandes bassines à confiture. C'était un vrai régal de manger une tartine de pain recouverte de la confiture qui venait de cuire. Tous les enfants se retrouvaient alors dehors assis par terre pour savourer cet instant.*

*Puis c'était le moment de détente et des jeux que nous inventions au gré de notre imagination. Et ce n'était, bien souvent, qu'à la nuit tombée que nous rentrions à la maison pour le repas et les devoirs.*

*Le jeudi, jour de congé, c'était une journée de totale liberté qui nous attendait. Seuls, les repas nous ramenaient à la maison....*

*Nous partions en exploration, les plus grands et les plus hardis devant, suivaient les autres. Les champs à proximité nous offraient de beaux terrains de jeux pour le ballon ou des parties de cache-cache, les cabanes que nous faisons dans le bois attenant et surtout, ce qui nous attirait le plus c'était l'eau de la Fure où nous allions nous baigner.*

*Les parents en ce temps-là ne s'inquiétaient pas trop de nos absences prolongées, ils nous demandaient simplement : où étiez-vous ? Nous répondions invariablement : on jouait à tel endroit ; la réponse suffisait.*

*Pour avoir un peu d'argent de poche, les plus courageux se rendaient au remblai, lieu où l'entreprise Experton versait ses déchets de ferraille au milieu d'autres déchets apportés par les entreprises des alentours. Il fallait alors ressortir parmi tous ces tas, les morceaux de ferraille que nous revendions au ferrailleur lors de son passage qui était aussi à l'occasion le « pattier » qui achetait les peaux de lapins que nos parents avaient mis de côté. Ce jour-là, le marchandage allait bon train. C'était celui qui négociait le mieux les prix.*

*Chaque jour, le boulanger et le laitier (monsieur Chabert), faisaient leurs tournées dans le quartier. Dès que nous entendions le klaxon des véhicules qui annonçait leur arrivée, nous courrions à leur rencontre pour grimper sur le marchepied où nous étions plusieurs agrippés à la portière et ainsi nous faisons un bout de route avec eux jusqu'à notre domicile. Aucun enfant n'est jamais tombé ou ne s'est fait mal.*

*La petite épicerie du quartier qui était tenue par Mme Gondrand avait souvent notre visite pour acheter des bonbons, malabars et autres friandises.*

*Le début des grandes vacances d'été commençait toujours par le même rituel : on sortait des chaises ou des bancs, des cageots retournés faisaient office de tables et chacun à son tour on endossait le rôle du maître ou de la maîtresse, ce qui nous donnait l'opportunité d'affirmer notre autorité l'espace d'un moment.....*

*La foire de Beaucroissant, le 14 septembre, était l'événement que nous attendions tous, adultes ou enfants, avec impatience. Les achats importants se faisaient à ce moment-là. La rentrée scolaire qui avait lieu le 1<sup>er</sup> octobre était l'occasion d'acheter les cartables et les vêtements.*

*Pour se rendre sur le champ de foire, les parents mettaient les plus jeunes enfants dans des petites remorques ; les grands suivaient à pied. Il fallait bien parcourir 3 kms pour se rendre à la foire. Nous y passions la journée avec le pique-nique qui était prévu à midi. Le matin, c'était les papas qui allaient à la foire, les mamans gardaient les enfants et l'après-midi, les rôles étaient inversés.*

*Pour nous, les enfants du quartier de la gare, nous étions aux premières loges pour voir arriver les wagons où se trouvaient les chevaux qui attendaient d'être débarqués.*

*Nous passions nos journées sur les quais. Nous grimpons sur les wagons pour atteindre les lucarnes afin de voir les chevaux. Puis venait le moment où les maquignons les faisaient sortir des wagons pour emmener tout le troupeau jusqu'à Beaucroissant. C'était un moment délicat, car les chevaux qui étaient restés longtemps enfermés se montraient très nerveux et il fallait tout le savoir-faire des maquignons pour les contenir, ce qui n'était pas toujours facile.*

*Quant aux vaches, elles arrivaient en troupeau de La Murette ; leurs cloches nous prévenaient de leur passage qui se faisait aux aurores, vers 5 heures du matin. Les plus grands des enfants demandaient à leurs parents de les réveiller pour les voir passer.*

*La lampisterie qui se trouvait à l'intérieur de la gare faisait l'objet de nos visites quotidiennes. Dans ce local était entreposées les lanternes qui servaient de signalétique : elles étaient accrochées à l'avant des locomotives et aux wagons de queue. Il fallait les recharger régulièrement avec du carbone de zinc, dont l'odeur était très particulière. Ce travail était fait par le lampiste, un agent de la SNCF qui était chargé de l'entretien de ces lampes et qui parfois nous autorisait à faire ce travail de remplissage.*

*Le dimanche, seul jour de repos pour la famille, la principale distraction des adultes était de s'asseoir sur des chaises en bordure de route pour voir passer les quelques voitures (de privilégiés) qui se rendaient à Charavines pour la baignade (c'est du moins ce que l'on pensait !).*

*Le jour du mardi gras était pour les enfants l'occasion de se déguiser. On se regroupait pour aller de porte en porte faire le tour du quartier pour avoir quelques friandises ou parfois une pièce. Cette coutume a un peu perdu de son attrait, mais perdure encore un peu.*

*Et puis le jeudi il y avait le patronage dans l'actuel parc de l'Orgère. C'était pour nous, qui étions épris de liberté, un lieu où nous allions à reculons. On faisait tout pour y échapper, mais parfois on était un peu forcé par les parents et les personnes qui nous faisaient le catéchisme de s'y rendre. Sœur Marie de la Providence, en charge du patronage, nous accueillait invariablement avec la même phrase mordante, car elle ne nous voyait pas très souvent et ça ne lui plaisait pas du tout : « voilà la gare qui arrive ». Ce qui ne nous incitait pas à revenir... !!!!*

*Ces souvenirs, liés à mon enfance, sont déjà très lointains, mais qui sont encore bien présents dans ma mémoire.*

*Voiron, le 12 juillet 2018*



## **Robert**

*Le prix Camille Allimand devenu dans les années 1980 le prix Christian Rettmeyer est la plus ancienne épreuve classique du calendrier du Comité Dauphiné-Savoie de la Fédération Française de Cyclisme.*

*Organisée par l'Union Cycliste Rivoise fondée en 1978, elle possède à son palmarès des coureurs qui sont devenus par la suite des professionnels.*

*Est-ce à cause de voir passer chaque printemps le peloton multicolore sous mes fenêtres que je suis devenu amoureux de la petite reine ? Peut-être. Je n'ai pas manqué alors d'aller voir passer le Tour de France dans la région dans les années 50 et 60.*

*Je ne pensais pas alors que cette passion du vélo m'amènerait à devenir secrétaire de l'UCR à dix-neuf ans puis commissaire de courses. Cela m'a permis de suivre une étape du « Dauphiné Libéré » en 1966 lorsque Henri Guimbard, licencié au club rivois a terminé en 1966.*

*A la radio tout d'abord, à la télé ensuite, j'ai toujours suivi les exploits des forçats de la route, précédés de la caravane publicitaire qui nous permettait d'avoir des cadeaux et faisait la joie des enfants que nous étions.*

*Rives, le 28 août 2018*



L'équipe de l'Union Cycliste Rivoise en 2007 avec Henri Guimbard, troisième à partir de la droite.

## MERCIER-BP HUTCHINSON



21 BELLONE Gilbert      23 CAZALA Robert      25 GUIMBARO Henri      27 SPRUYT Joseph      29 VAN SCHIL Victor

22 BODIN Jean-louis      24 GENET Jean-Pierre      26 POULIDOR Raymond      28 SWEERTS Roger      30 VOLFSHOHL Roll

Directeur sportif : A. MAGNE  
 Directeur administratif : J. MAGNE



Henri GUIMBARD, photo prise durant le Critérium du Dauphiné en 1966

## Jean-Michel

*Souvenirs des années 50 entre La Bourgeat et Le Mollard.*

*En quelques décennies trop vite passées, la vie a bien changé à Rives. Nous habitions rue de la Bourgeat où mon père avait un atelier de tôlerie. La cour était fermée d'un côté par la maison d'habitation derrière laquelle un immense verger, nous offrait une vue imprenable sur le cimetière. Ce champ servait de terrain de jeux, où avec les enfants du quartier, ma petite sœur et moi nous plaisions à gambader. Au moment des foins nous n'y avions pas accès car il fallait attendre que Monsieur Mignot, le fermier d'à côté, vienne le faucher avec son cheval. Heureusement, le pré était rasé de frais pour les vacances scolaires, et les fruits encore bien mûrs. En haut de ce terrain, un trou que nous appelions fièrement le passage secret, avait sans doute été fait dans l'épaisse haie par un quelconque animal. Il nous permettait d'accéder à la rue du Repos à côté de la maison du Zet Blanchet. J'adorais cet homme, ancien compagnon ferronnier, grand original devant l'éternel. Il nous apprenait à piéger les corbeaux. Un jour une commère lui demanda d'un air dégouté comment il pouvait manger de tels charognards. Il lui répondit : « Suffit de savoir y faire cuire. On met à bouillir un corbeau et une clef à molette. Quand la clef devient tendre le corbeau est à point. Et en manger, ne vous étoufferait pas plus que vos médisances ».*

*Un peu plus bas dans la rue du repos, le Charles, fossoyeur communal, était aussi à mes yeux d'enfant un bien curieux personnage. Enterrer les morts devait beaucoup le peiner car il noyait abondamment son chagrin chez Chavance, le cafetier du Mollard. Nous profitions parfois, dans notre juvénile insouciance, de son pénible travail pour apeurer les veuves qui se rendaient au cimetière. Lorsque le brave travailleur avait ouvert un caveau et qu'il disparaissait au fond du trou, parfois assez longuement à l'heure de la sieste, nous espérions, soigneusement cachés derrière une pierre tombale, l'arrivée d'une veuve éplorée. Quand cela se produisait, nous lancions une petite*

*poignée de gravier, ou renversions un vase d'eau, dans le caveau ouvert. Le fossoyeur surgissait alors de la tombe en jurant comme un diable et cela bien sûr, occasionnait une frayeur assez spectaculaire aux pauvres dames. Heureusement en ces temps-là, les rivoises avaient le cœur solide et le tempérament trempé.*

*Après avoir longé l'hôpital, où officiaient des sœurs-infirmières toutes voilées de blanc, nous retombions sur la rue de La Bourgeat, là où la ferme Mignot, celle du Monsieur qui fauchait le pré, faisait l'angle avec la rue de l'Hôpital. Tous les soirs nous passions le portail grinçant de cette ferme, en prenant bien soin de le refermer pour que la basse-cour ne s'échappe pas. Ici nous venions nous approvisionner en lait, œufs et légumes, et parfois pour les dimanches de fête, en volailles ou lapins. Pour ses derniers nous emmenions, en plus du bidon de lait, une bouteille de limonade à fermeture étanche pour ramener le sang destiné au civet. Nous aimions bien aller chercher le lait, surtout à la saison des fraises. Madame Mignot, La Camille, comme tout le monde l'appelait dans le quartier, nous en donnait une. La Camille était ainsi nommée car il est impossible en Dauphiné de priver les prénoms du « la » ou du « le » qui les précède. La Camille, La Germaine, La Louise, Le Zet, Le Charles ou Le Léon ne pouvaient être autrement désignés. La Camille donc, sans doute apitoyée par le handicap de ma sœur non voyante, lui en choisissait toujours une énorme et mûre à souhait. Nous ajoutions poliment et en chœur à l'obligatoire « Merci M'dame », un retentissant « On les garde pour le dessert ». La Camille n'a jamais su que Monique avait horreur des fraises. Mais grâce à notre indéfectible complicité fraternelle, je gobais moi-même les deux fruits rouges, sitôt le portail franchi. En sortant de la ferme si au lieu de prendre la direction de La Bourgeat, nous empruntions le bas de la rue de l'Hôpital, nous allions au Mollard. Sur la gauche, un peu en surplomb de la route, se tenait la morgue. Lors de certaines parties de cache-cache du jeudi, je me terrais derrière son mur. Jamais personne n'est venu m'y chercher.*

*Plus loin nous longions les arrières de l'école Sainte Geneviève. Il se trouvait une petite porte à la chaîne de sonnette bien tentante, et aux charmes de*

laquelle nous succombions parfois, au grand dam de la religieuse en charge de la conciergerie. En prenant sur la droite, l'épicerie et café Chavance était l'incontournable rendez-vous du quartier. Madame Chavance servait l'alimentation pendant que Monsieur s'occupait du café et du clos où se tenaient les jeux de boules. Ce « clos Chavance » était le lieu où les célèbres fêtes du 14 juillet du Mollard attiraient les foules. On y venait de tout le canton et même de bien au-delà. Il faut dire qu'à la demande de Riquet Vial alors correspondant du Dauphiné Libéré, le 4ème génie se déplaçait de Grenoble pour défiler lors de la fête nationale. Les jeunes filles venaient de loin au bal pour tenter de faire quelques pas de danses avec un des prestigieux uniformes. Après le clos Chavance, Le cinéma Familia faisait concurrence à l'Éden du centre-ville. Situé dans l'ancien prieuré, propriété je crois du diocèse, il passait très moralement des films tels que « l'enfant à la voix d'or » avec Joselito, alors qu'à l'Éden l'affiche ostensiblement plus libertine, annonçait « Et dieu créa la femme » avec Brigitte Bardot.

Prenons à gauche. Rue du 14 juillet se trouvait la fabrique de limonade Trouilloud, dans laquelle l'arbre de Noël des enfants du Mollard nous accueillait chaque année. Les jouets distribués ce jour-là étaient en partie fabriqués dans l'atelier de mon père par les hommes du quartier... Je n'ai donc jamais cru au père-noël. Après avoir gravi le haut de la rue de la Moyroude, une autre fabrique de limonade, chez Monsieur Guilloud, faisait l'angle avec le passage qui montait à la Croix Saint Roch. Chemin aujourd'hui goudronné et nommé rue de la Fraternité. Je n'ai jamais eu besoin d'y entrer car son associé Monsieur Gaillard habitait en face de chez mes parents et tenait dans sa cave un petit dépôt. C'est là que nous nous approvisionnions en limonade, vin, bière et sodas. Revenons par la rue de la Liberté. Une grosse bâtisse accueillait durant la saison d'hiver la famille Longueville. Marius le père était forain. Avec son épouse et ses enfants, ils faisaient tourner leurs manèges toute la belle saison sur les vogues régionales. L'hiver Marius entretenait son matériel, il avait même fabriqué de toutes pièces dans une annexe de l'atelier de mon père son manège « Les avions ». Je trouvais ça magique. Pratiquement en face de la maison Longueville se tenait la maison de Lili Galland le « MÉR », M, É, R, de la commune libre du Mollard. Une enseigne « Mérie » M, É, R, I, E, ornait la façade. Les mots « Maire » et « Mairie » normalement écrits avec M.A.I.R, étaient déposés et

*officiellement réservés aux municipalités républicaines. Cette volontaire faute d'orthographe permettait aux Melons du Mollard de plagier, sans risques juridiques mais avec ô combien d'ironie, l'Hôtel de ville de Rives qu'ils surnommaient la « Mairie d'en bas ». Je sais cela car l'enseigne avait aussi été fabriquée dans l'atelier paternel.*

*Je me souviens encore d'une personne que par respect je ne nommerai pas. C'était une femme que je trouvais bien aimable car lorsque nous la croisions, avec le « Bonjour M'dame », absolument requis quand nous rencontrions une adulte, elle nous répondait toujours d'un mot gentil. Je me demandais alors pourquoi les dames bien pensantes du quartier en parlaient parfois à voix basse, avec des regards noirs chargés de reproches et en prenant bien garde que nous n'entendions pas leurs commentaires. Ce qui ajoutait encore au mystère c'est que les commères lui donnaient un surnom que je trouvais bien poétique : « La faiseuse d'anges ». Je compris bien plus tard que cette dame soulageait parfois de leur lourd fardeau, les femmes qui avaient été trop aimantes. Cette personne, qui palliait une infime partie des 18 % d'échec de la méthode Ogino, à l'époque où la pilule n'existait pas et où Madame Veil n'avait pas encore aseptisé l'avortement en le légalisant, n'était alors qu'une pècheresse sordide aux yeux des bonnes âmes du quartier.*

*D'autres personnages ont marqué de leur passage la rue de la Bourgeat. La Régina Collet, qui m'emmenait parfois en promenade lorsque j'étais enfant. Elle sentait un peu fort mais était vraiment très gentille. Elle connaissait bien les animaux et me montrait les différentes sortes d'oiseaux. En plus elle me faisait rire, elle m'apprenait des blagues en patois. Un couple de Russes était venu habiter quelque mois le quartier. Ils n'avaient rien à voir avec les Russes du château. Lui était un colosse d'une cinquantaine d'années, véritable brute, toujours aviné, il frappait quotidiennement sa jeune femme qui n'avaient pas besoin de rimmel pour se maquiller. Après avoir été prévenue par le voisinage, l'assistante sociale avait bien alerté la Gendarmerie. Mais Tatiana, qui devait avoir à peine vingt ans ne porta jamais plainte, et les méfaits de son mari continuèrent. Un bébé arriva, bien portant malgré les coups qu'avait reçus sa mère. Au lendemain d'une*

*violente dispute les volets restèrent clos quelques jours. Quand Tatiana ressortit vêtue de noir, deux hommes la suivaient portant un petit cercueil blanc. Le couple déménageât promptement. La Bourgeat redevint calme. L'appartement libéré, fut alors loué à une dame seule aux allures bien surprenantes, on l'appelait La Baronne. Madame Villaret, qui se prétendait de la noblesse, était une truculente octogénaire. Quand elle ne jouait pas du piano, elle tentait d'aguicher les jeunes ouvriers qui travaillaient à l'atelier de mon père. Ces infructueuses manœuvres de séduction, parfois assez osées, déclenchaient des cascades de quolibets et amusaient bien tout le quartier. Elle avait fort heureusement réussi à effacer par ses extravagances, les noirs souvenirs qui hantaient la demeure. Plus haut, juste en face de chez nous, habitaient Victoria et Raoul Gaillard, c'est eux qui nous vendaient les produits de la limonaderie. Parfois Raoul, lorsqu'il rentrait les jours de grandes chaleurs d'une tournée commerciale un peu arrosée, essayait difficilement les reproches de sa tendre moitié assez peu complaisante. S'ensuivaient de copieuses scènes de ménage, qui heureusement n'avaient de violentes, que les théâtrales répliques colorées des deux antagonistes. Le voisinage accoudé aux fenêtres s'amusaient alors beaucoup. D'autant que la Baronne venait généralement tenter de calmer, ou peut-être de consoler Raoul. Mais celui-ci, comme les ouvriers de l'atelier familial, ne succomba jamais aux charmes depuis longtemps décatés de la noble dame.*

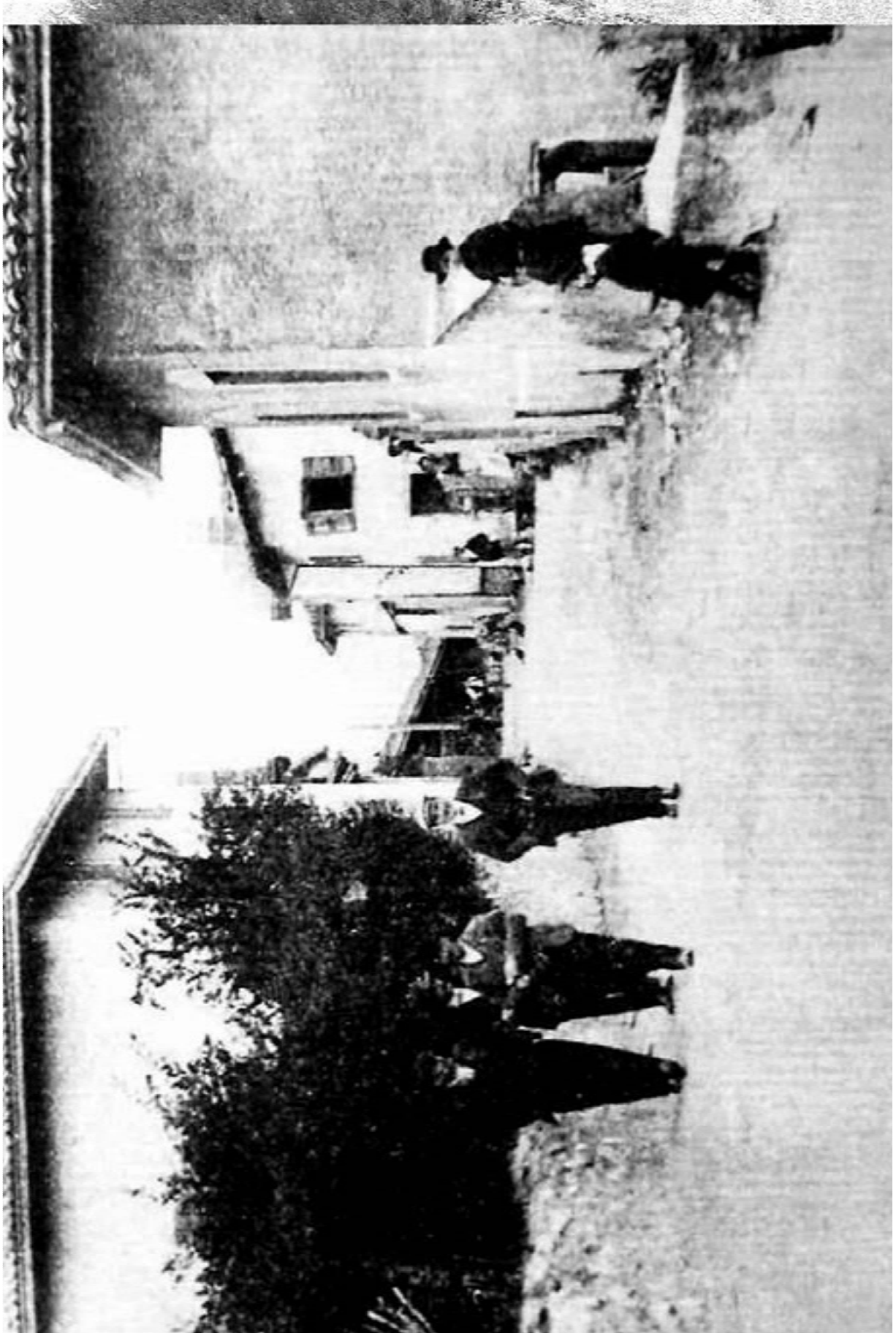
*Maintenant tout a bien changé. Des immeubles ont pris la place du verger familial. Un autre a remplacé l'atelier de mon père. Les corbeaux sont devenus une espèce protégée. La limonade s'achète désormais au supermarché. Le lait se vend en brique, les fraises sont mises sous cellophane dans des barquettes en plastique, et Monique n'est plus là pour me laisser sa part. De toute façon je ne les trouve pas aussi bonnes, elles n'ont plus la saveur de nos gamineries. Aujourd'hui, il faut des parcours de motricité, dans des structures d'accueil enfantines spécialisées, et avec du personnel diplômé, pour apprendre aux bambins à déambuler en évitant les obstacles. Quand nous étions petits, les bouses et le crottin qui jonchaient copieusement la rue de la Bourgeat jouaient tout naturellement le même*



*rôle. Mais c'était une époque où le garde champêtre de la commune ne verbalisait pas les déjections animales. Nous étions alors moins délicats, et en ces temps-là le brave homme qui s'employait au service de la population, n'aurait jamais profité de son statut pour harceler les gens honnêtes.*

*Impossible de boucler ce tour de mes souvenirs sans citer les inséparables copains de notre enfance. Je dédie pour cela ce modeste billet à Georgette, Patrick, Annick et Geneviève, les quatre aînés d'une fratrie voisine de six enfants, avec qui nous avons Monique et moi dans ces années 50, tout partagé : Nos jeux, nos petites bêtises, nos rires et nos chagrins d'enfants.*

*Rives, le 30 août 2018*



Rue de la Liberté, quartier du Mollard autrefois



Rue de la Liberté, quartier du Mollard aujourd'hui

**Michèle**

### *Souvenir du quartier de la Courbatière*

*Mes parents habitaient le quartier de la Courbatière, le long de la départementale qui va rejoindre l'autoroute.*

*Je suis née en 1942 mais le plus grand et marquant souvenir qui reste dans ma mémoire, malgré mon petit âge à l'époque, ce sont les soldats américains qui rejoignaient leur camp et l'hôpital militaire se trouvant sur les hauteurs de la Courbatière, au niveau de la plaine, au fond à droite vers le grand champ où paissaient es bœufs charolais de M. Olin Chaboud, négociant en bestiaux.*

*J'ai en souvenir les pas sur les routes de ces militaires qui résonnent encore dans ma tête... !!! Nous les regardions passer, ils nous offraient du chocolat, c'était pour nous une énorme gâterie car à cette époque nous étions privés de beaucoup de ravitaillement.*

*En conclusion, la guerre n'est pas une belle chose, que l'on se le dise.*



## *Souvenirs du quartier du Mollard-Bourcier*

*En 1954, mes parents sont venus habiter ce beau quartier très tranquille sur les hauteurs de la gare de Rives, entouré de la nature et de grands champs.*

*A l'époque nous faisons six voyages aller-retour par jour pour nous rendre en classe. L'hiver était une saison très rude, nous avons de la neige jusqu'aux genoux mais ce n'était que des parties de glissade, de boules de neige avec les camarades.*

*Le soir au retour de l'école, lorsque la nuit tombait, nous traversions le chemin des Anes, portion très solitaire, noire, entourée de hauts buissons et bien sûr pas de lumière et là, une petite peur nous serrait le cœur car nous avions «la trouille » de rencontrer « un méchant monsieur » !*

*Au printemps, et pendant les vacances scolaires d'été (du 14 juillet au 15 septembre), nous étions toute une bande de camarades, tous du quartier, les familles Roux, Bonnardel, Aymard, Promonet, Chaboud, Morel et j'en oublie sûrement, qui accompagnions Danielle Moyroud allant faire pâître ses vaches.*

*Une fois les vaches dans le pré, nous faisons plein de petits jeux, « cache-cache », « le foulard », des jeux de piste... Ensuite venait l'heure du goûter. On se serait cru dans une petite colonie de vacances*

*Voilà le planning de nos vacances passées en pleine nature sans « chichi ». Nous n'avons pas connu les plages du sud mais le souvenir de notre enfance et adolescence et là et nous ne regrettons rien.*



### *Autres souvenirs*

*Le quartier n'avait pas l'eau courante sur l'évier, il fallait aller la chercher à la pompe. Nos mamans faisaient les lessives à la main dans un baquet, ensuite elles allaient rincer le linge au lavoir ver la maison Roux, ce lavoir n'existe plus aujourd'hui, il a été démonté par la ville.*

*Ce moment de rencontre très amical et sympathique autour du lavoir avec un temps de bavardage, une pause-café entre voisines, ce n'était qu'un petit rien mais très important à l'époque car il n'y avait aucun confort ménager (pas d'eau, pas de machine à laver, pas de frigo, pas de télévision, pas de téléphone...)*

*Les soirées d'hiver étaient toutes simples, des veillées chez les uns et les autres. Nous vivions chichement mais nous étions heureux.*

*Voilà la vie à la campagne dans les années 1950, la nouvelle génération peut réfléchir...*

*Apprieu, le 6 septembre 2018*



*Document réalisé en septembre 2018 par le groupe « Mémoires de Rives »*

*Du Centre Social Municipal :*

*Jean-Michel BURRIAL, Solange GODMER, Jacques LANVARIO, Robert MASSARD, Nicole MENTHAZ, Maurice MICHEL, Jean MICOUD-TERRAUD, Alain SALVAGNI, Gaby TROPINA, Simone TROUILLON.*

*Avec le témoignage de Michèle UGNON-FLEURY.*

*Parutions précédentes*

*Tome I, juillet 2017 : Le Château du Parc de l'Orgère de Rives ou le Château des Russes*

*Tome II, décembre 2017 : Souvenirs d'écoliers rivois*

*Livrets gratuits disponibles au Centre Social*

*Centre Social de l'Orgère*

*96 rue Sadi Carnot*

*38140 Rives*

*Tél : 04 76 65 37 79*

